

3. Le fondement de la morale et l'enseignement de la morale

Ernest Joos

Volume 4, Number 1, avril 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/203067ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/203067ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Joos, E. (1977). 3. Le fondement de la morale et l'enseignement de la morale. *Philosophiques*, 4(1), 117–125. <https://doi.org/10.7202/203067ar>

3. LE FONDEMENT DE LA MORALE ET L'ENSEIGNEMENT DE LA MORALE

par Ernest Joos

S'il n'est pas indifférent à mon prochain ou à la société que j'agisse d'une façon ou d'une autre, la question du fondement de l'agir humain devient un problème. Il faut même ajouter que l'action humaine devient un problème philosophique et non seulement

psychologique, politique ou tout simplement linguistique, car la recherche des causes de l'action ou son interprétation ne suffit pas pour ériger un code moral qui influencerait sur mes actes futurs. Dire que le mal que j'ai causé à mon prochain vient de mon orgueil blessé ou de ma haine ne répond pas à la question pourquoi il n'est pas permis de libérer l'animal en l'homme et d'apaiser sa colère en maltraitant les autres. La question n'est pas pourquoi un acte a été exécuté, mais plutôt pourquoi empêcher ou encourager la répétition d'un tel acte.

Le fondement n'est donc pas une cause, ou au moins il n'est pas cause *directe*, ou immédiate. Dès lors, il doit être cause *intermédiaire*. Ce n'est que dans ce sens que l'on peut affirmer que la morale exprime par rapport à *ce qui est ce qui devrait être*. Cette caractéristique de la morale est clairement exprimée par la formulation « tu dois » qui permet de distinguer une proposition concernant un ordre moral d'une autre qui ne fait que constater un fait. On peut aussi dire que constater une cause directe n'est que décrire une situation.

Mais aborder ainsi la question du fondement de la morale, c'est écarter toute une littérature surgie de Hume et de G.E. Moore, c'est écarter la « *linguistic analysis* » qui s'adonne à une tâche, selon certains, fondamentale, d'étude des « formes » de proposition. Si les partisans de cette philosophie sont convaincus que cette méthode révèle l'essentiel du problème moral et mène à une superstructure au moyen de laquelle on pourrait juger les systèmes existants, je me permets de porter un jugement sommaire sur toute entreprise de ce genre ; en séparant la forme du fond (du contenu) des propositions, on a écarté pour toujours la possibilité de considérer le problème du fondement.

Bref, dès le départ, je me rends suspect aux yeux de ceux qui pensent autrement et risque de mettre fin à ce qui était le but même de cette intervention, au dialogue entre les différentes factions.

C'est donc en claire conscience des malentendus possibles que j'essaie de formuler mon point de vue, ce qui exige, évidemment, l'explication que je me dois tout d'abord à moi-même des raisons de mon intervention.

Je parlais de « raisons » quand elles pourraient n'être que des *causes psychologiques*, c'est-à-dire des *causes directes* selon ma définition : désir de se montrer, frustration, vanité, envie de choquer. Mais en évoquant de telles raisons comme causes d'une action, ne faudrait-il pas tenir également compte d'un autre facteur ? Si l'on admet que l'homme est un être doué de raison, il peut lui arriver de dominer ses inclinations, et il pourrait alors aussi bien se taire. Supposons que cela soit possible même à des êtres aussi vaniteux que les philosophes et nous voici forcés de chercher d'autres raisons à cette intervention, ou en d'autres termes, de chercher le fondement véritable de mon action.

J'évoque, alors, comme fondement ce qui est le plus subjectif, donc le moins vérifiable, l'intention de chercher la lumière dans cette matière. Avec cette déclaration je retomberais dans l'argument circulaire, n'eût été l'affirmation implicite d'une raison à laquelle je me réfère. Ainsi, quand j'essaie de m'expliquer à moi-même pourquoi je suis intervenu dans ce débat, je me rends compte que la plupart de nos actions sont de ce genre : nous nous référons intuitivement à un fondement que nous avons pressenti plutôt que de l'avoir eu clairement devant nos yeux. Et par là, toute démonstration scientifique échouerait sur l'écueil de ce manque de rigueur. Cela donne raison à Ayer et il faut le féliciter d'avoir attiré l'attention sur ce fait fondamental de la morale. Mais il aurait dû être plus conséquent avec lui-même et dénoncer ceux qui croient à la méta-éthique. Car s'il n'y a pas de démonstration scientifique en morale, c'est-à-dire une contre-preuve telle qu'elle existe en science, il n'y a pas de méta-éthique non plus. Une science *supérieure*, telle qu'une méta-éthique, devrait être une science *générale*, ou une science fondamentale à laquelle se référeraient les autres sciences morales. En ce sens, la méta-éthique serait une science positive, une science constructive, source d'affirmation et non pas de négation, comme cela arrive, à présent, dans la plupart des cas.

En effet, l'incertitude règne en matière morale, et il faut du courage pour l'admettre. Mais l'incertitude n'est pas synonyme d'ignorance totale. L'incertitude n'est qu'une façon d'exprimer notre hésitation, et l'hésitation est une façon de modérer nos actes en les soumettant au conseil de l'humilité, et l'humilité est un moyen de nous rappeler notre responsabilité *personnelle*, unique et irrévocable. La tentation est toujours trop grande de décharger notre res-

poussabilité sur la « lettre de la loi ». L'incertitude, l'hésitation ne sont que des caractéristiques normales d'un fondement non scientifique. Or, un fondement non scientifique est encore un fondement, et pas nécessairement moins valable que le fondement scientifique, puisque ce dernier n'a pu être — jusqu'à présent — qu'un non-fondement, ou un fondement négatif nourrissant le pluralisme et surtout le scepticisme en morale.

Si l'on a le courage d'admettre l'incertitude en matière de morale, le débat autour du fondement et surtout autour de l'enseignement de la morale devrait tenir compte de toutes les critiques négatives ou destructrices. Que l'édifice moral s'écroule, que nos lois soient ridiculisées à volonté, bien entendu à une seule condition : qu'il soit également permis de soumettre la critique à une critique et qu'on ne perde pas de vue l'essentiel : *le rapport de la morale à la vie*. La démarche est semblable à la démarche de la raison en matière de foi, une sorte de *fides quaerens intellectum*, et j'avoue que le résultat peut bien n'être autre chose qu'un pari à la Pascal. Il faut accepter toutes les conséquences d'une telle position. À partir de ce moment, la philosophie deviendra un acte de foi et la morale un risque à prendre. Je précise : la philosophie doit devenir un acte de foi, car — comme le dit Pascal — la raison est pliable en tous sens.

Avec cela j'ai admis que je tiens le fondement de la morale pour quelque chose *d'indémontrable*, ce qui est la même chose que de soutenir que les lois morales sont non scientifiques, en d'autres termes qu'elles ne peuvent être soumises à un examen logique. Qu'on appelle le fondement, le Bien, la Sagesse ou Dieu, chacun se présente avec la même clarté et avec le même mystère. Le poète confirme l'existence d'un fondement irrationnel dans ce vers énigmatique où il commente la perte de vue d'Oedipe : « Peut-être qu'Oedipe avait un oeil de trop. » Cette phrase montre et l'opacité et la clarté ou la transparence, ou disons-le, la rationalité particulière du fondement moral : le jugement moral est un jugement de valeur. Il requiert le pouvoir ou l'habileté de subordonner le concret (un particulier) à une règle générale. Par cela, j'ai déjà indiqué la distinction importante entre un fait et une règle, ou un principe. Or, ce qui est visible à toute intelligence, ou ce qu'on peut facilement faire comprendre à ceux qui ont quelque intelligence, c'est la règle générale. Socrate est bien d'accord avec Euthyphron

que l'acte impie devrait être puni. Mais quel acte est impie ? En d'autres termes, y a-t-il une méthode infaillible pour détecter le bien ou le mal dans le concret, c'est-à-dire dans l'acte ? L'art de découvrir l'absolu dans le concret n'est donné qu'à certains ou seulement après de longues expériences, et même ainsi, l'infaillibilité reste un objectif idéal.

C'est le problème moral qui montre le plus clairement que la philosophie devrait être une sagesse. Puisque la sagesse s'acquiert difficilement ou jamais, Kant la supprime, non parce qu'il ne l'estimait pas, mais parce qu'il cherchait une règle à la mesure de *tout homme qui est « normal »*, c'est-à-dire celui qui est en possession de ses capacités mentales. Mais même le rationalisme de Kant fait entrevoir ce par quoi la sagesse contribue à la morale : Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté. Ces trois piliers de la morale échappent à toute démonstration ou vérification empirique.

C'est à dessein que j'insiste sur la nature non scientifique du fondement de la morale. Toutefois, mon attitude ne devrait pas être interprétée comme antiintellectuelle ou mystique. Affirmer la limite de la raison et être convaincu de l'existence d'une intuition qui entrevoit ce qui échappe à la raison, c'est essayer de tirer le meilleur profit de notre intelligence. Le but de cette exagération est de mettre mieux en lumière une des caractéristiques essentielles de la morale et de montrer, si possible, que ce qui n'est pas à la portée de la raison n'est peut-être pas hors de la portée de l'intelligence.

G.E. Moore est un de ceux qui ont tiré certes tout ce qu'ils ont pu de la raison, et son oeuvre est à la source des nouvelles théories en morale qui préconisent également cette raison. Alors, en partie, il a bien raison de dire que le Bien que toute théorie morale évoque comme son fondement n'a pas de définition. Le Bien est semblable, dit-il, à la couleur jaune qu'on doit connaître pour la comprendre. Mais ce que Moore n'a pas compris, c'est que le Bien est d'une nature différente du jaune. Cela amène Moore à mal employer le terme de définition en l'associant à la définition donnée dans les dictionnaires. Sa logique (raison) frôlait seulement la métaphysique, elle ne pouvait pas y pénétrer. En effet, Moore aurait dû voir ce que même l'usage de la langue courante révèle : le Bien, quand il n'est pas considéré comme un absolu, est une qualité universelle ou générale, tandis que le jaune est une qualité particulière

ou sensible. Comme qualité universelle, tout ce qui existe peut être plus ou moins bon. Toutefois, tout ce qui existe n'est pas nécessairement plus ou moins jaune. Dire que tout ce qui existe peut être plus ou moins bon suggère que le Bien est une *mesure*, qu'il est *sur-ajouté* à d'autres qualités. Cela place le Bien (avec le Juste et le Beau) dans une catégorie à part que l'on peut appeler la catégorie des valeurs.

G.E. Moore définit un triangle ou un cheval, mais sa définition reste verbale et non pas essentielle. Or, dans la définition essentielle le *bien* est inclus en ce sens que le bien de toute chose est d'être conforme à sa nature. Comme la définition essentielle permet la comparaison qualitative entre l'essence qui est mesure et l'essence incarnée dans la matière, le bien qui exprime cette relation aura des degrés, c'est-à-dire qu'il exprimera des degrés de perfection. En plus, la nature d'une chose détermine aussi *la fin* de cette chose, ce qui permet d'établir *une hiérarchie des valeurs*. Or, sans cette hiérarchie des valeurs il n'y a pas de morale. L'objection courante qu'il est difficile, sinon impossible, de déterminer d'une façon infaillible les valeurs ne dispense quiconque de rechercher cette définition. Puisque la définition verbale de G.E. Moore ne permet aucune *évaluation*, son procédé est inapplicable en matière de morale. Je lance le défi aux moralistes épris de la philosophie positiviste et de l'analyse linguistique de « démontrer », en utilisant leurs propres moyens, c'est-à-dire des moyens scientifiques, que l'homme est supérieur au boeuf. On se rappelle le fameux argument de G.E. Moore dans son étude « *Is existence a predicate?* » et son exemple qui était destiné à « écraser l'infâme » — *Tame tigers don't growl*. Sans dire que même G.E. Moore argumente à partir des présupposés — ceux du langage — qu'un tigre apprivoisé ne grogne pas, il n'aurait jamais pu entreprendre la démonstration d'un problème aussi simple que, par exemple, « pourquoi apprivoiser un tigre ? » ou « pourquoi apprivoiser un ami ou un enfant ? » Pour argumenter pour ou contre une telle proposition, il faudrait avoir les yeux sur *une hiérarchie des fins*. Si le marxisme n'a pas encore un système éthique, cela s'explique aussi par ce fait qu'il n'a pas une hiérarchie des fins ; et cette dernière ne peut être élaborée que sur la base d'une ontologie. Il faut féliciter Georges Lukács d'avoir « re-découvert » cette vérité ancienne. Et il a fait cette découverte justement quand il voulait élaborer une éthique

marxiste¹. Le « poète » Saint-Exupéry pourrait donner de précieux renseignements à ce sujet.

Dans les questions concernant la morale, l'essentiel est donc la référence à un fondement. Dans le cas de l'homme et du boeuf, du point de vue de la logique ou de la « linguistic analysis », chacun des membres peut servir de référence, et la réponse à la question change totalement tout en étant « logiquement » valable. Dès lors, la comparaison qui fait ressortir le degré de différence entre deux étants (ou entre deux actes) doit se faire par référence à un troisième élément qui ne fait pas partie de la proposition. Ce qui marque la différence entre les deux étants doit être une qualité à laquelle ils participent et cette participation fait ressortir les degrés de ressemblance, qu'aucune logique ne peut formaliser. Cela met une fois de plus en relief le caractère non scientifique du fondement de la morale.

J'accepte l'affirmation de Moore que le Bien n'est connu que par l'intuition, mais je rejette la conclusion que ses disciples en ont tirée, notamment que le bien est relatif à l'intuition de chacun, que la morale n'est que l'affaire des sentiments. Par ailleurs, il faut noter que l'analyse de Moore se prêtait à cette conclusion puisque lui-même a vidé les « mots » relatifs à la morale de leur contenu propre (cf. *Principia Ethica*, par. 91).

C'est le désir de vouloir tout prouver qui a fait sombrer la morale dans le scepticisme. On a oublié l'avertissement d'Aristote, qu'exiger la démonstration en toute chose est le signe d'un manque de culture.

L'erreur des positivistes et des empiristes est de croire qu'on devrait être capable de désigner un fondement comme point de départ d'où on opère sans erreur, ou, si cela n'est pas possible, et il n'y a que trop d'exemples qui pointent dans cette direction, qu'il faut abandonner l'espoir d'élaborer une morale valable qui résisterait à l'épreuve de « l'analyse linguistique ». Ils oublient qu'en morale un fondement *s'acquiert* à force d'effort et de réflexion continue ; ou mieux, que ce qu'on considère comme un fondement, tel le Bien, ne se révèle que progressivement.

1. Cf. mon étude qui paraîtra bientôt dans *International Phil. Quarterly* : « Marxist Ontology or Marxist Ideology ».

Ainsi nous réaffirmons notre conviction que la morale n'est possible que si l'on envisage *une* philosophie qui est encore *sagesse* et non seulement connaissance, et cela implique l'entreprise difficile, même périlleuse, d'une élaboration des essences, seul moyen d'établir une hiérarchie des valeurs. La philosophie analytique, par son objectif même d'élever la forme du commandement au-dessus du contenu, exclut la possibilité d'un fondement de la morale et introduit nécessairement un relativisme ou un scepticisme qu'on ne peut contrebalancer que par un utilitarisme. Alors, il n'est pas difficile de démontrer — à force d'exemples — que l'utile n'est pas nécessairement le bien. Platon (*Rép.* II.) énumère tous les avantages d'être injuste ; Kant nous dit que les instincts sont bien meilleurs guides que la morale pour assurer la survie de l'homme. Qu'on essaye de démontrer l'utilité de l'amour, du sacrifice, de l'héroïsme ! Pensons à tous les lâches, ou, comme Sartre dirait, à tous les « salauds » qui survivent à toutes les guerres, à tous les régimes ! Un savant japonais disait après Hiroshima que dans les guerres futures ce n'est que l'égoïste, l'inhumain qui survivra, car tous ceux qui accourront à l'aide de leurs prochains périront avec eux. Périront alors vertu, bonté, sacrifice, amitié, amour et vive l'inhumanité ! Bonne chance aux survivants !

En soutenant que le fondement de la morale est indémontrable n'ai-je pas détruit la possibilité de l'enseignement de la morale ? Faut-il reconsidérer mon point de vue ? Je conviens que l'on ne connaît pas d'une façon infaillible le Bien, mais qui nierait la présence du Mal ? Alors, comme la médecine préventive, l'enseignement de la morale s'impose de soi. Puisqu'en morale le fondement s'acquiert à force de réflexion, la morale nécessite une propédeutique rigoureuse. Que maître et disciples se rappellent le vieil adage : *nihil humani mihi alienum est*, et qu'ils refassent l'éducation humaniste : l'histoire, la littérature et les arts où se déploient l'effort millénaire de l'humanité dans le bien et dans le mal. La préparation à l'étude de la morale ressemble donc à l'éducation du goût. La jeunesse est innovatrice et pense inventer sa propre beauté tant qu'elle ne doit pas se rendre à l'évidence que, malgré tout, même la beauté a des critères inviolables. En morale, ce n'est guère autrement. On se libère de toutes contraintes, mais ce sont les années à venir qui décideront si l'on n'avait pas construit plutôt sa propre prison. L'histoire de l'humanité est longue. Ne vaudrait-il pas la peine d'y jeter un coup d'oeil ? Dilthey, qui nous

a laissé une oeuvre considérable, n'a écrit qu'un tout petit volume sur l'éthique. Avant d'entreprendre un travail systématique sur la morale, il voulait poursuivre son apprentissage. Mais il était convaincu, même à l'époque du positivisme, que la méthode de Hume était inapplicable dans les sciences humaines (*Geisteswissenschaften*). Il cherchait le sens de l'histoire (qui est l'histoire de l'action humaine) plutôt dans les oeuvres des poètes qui « sont les yeux à travers lesquels l'homme adulte apprend à voir »². Ainsi, malgré sa méfiance envers la métaphysique, il exprime l'essentiel de sa théorie en termes métaphysiques : « nous comprenons toujours plus que nous ne savons³. » La phrase de Dilthey résume bien notre thèse : le fondement de la morale s'acquiert. Autrement dit, la vérité devient rationnelle ; à l'origine elle ne l'est pas. Sa rationalité vient de la démarche de la raison en suivant les lignes de pensée dictées par l'intellect (compréhension) qui s'est fixé des présupposés.

Université Concordia